

AU PAYS DU TENDRE.

Un poète, un collaborateur, dans leur cabinet donnant sur un jardin qu'égaie le soleil des derniers beaux jours.

Le collaborateur.—Sale temps pour travailler !

Le poète.—Comment, sale temps ?...

Le collaborateur.—Oui, pour travailler ! L'automne prédispose aux idées poétiques ; et les idées poétiques, dans une féerie... Allons-y pourtant.

Le poète.—Allons-y !

Le collaborateur.—Nous étions hier restés accrochés au dernier tableau du dernier acte : un loup dont vous ne pouviez pas sortir. J'ai réfléchi là-dessus, pris des notes.

Le poète, *feuilletant le manuscrit*.—Des notes ?... Ah ! parfaitement ! Je vois "à creuser" écrit en marge.

Le collaborateur.—C'est cela, creusons !

Le poète.—Tout à l'heure, on dirait un fait exprès, comme j'arrivais par l'omnibus, voyant les feuilles tombées pailletter d'or le gazon déjà moins vert et les corbeilles sans fleurs désormais, l'inspiration m'est venue d'un tableau que nous rattachons au sujet très aisément et qui amènera des changements à vue justifiés ainsi qu'une magnifique apothéose...

A ce moment, le collaborateur se reuversa dans son fauteuil et, les yeux fermés, le cigare aux lèvres, prit la pose des collaborateurs lorsqu'ils travaillent.

Le poète.—En deux mots, voici ce que j'ai trouvé. Mon tableau s'appellerait le *Pays du Tendre* ; le décor représenterait une de ces contrées vaguement et délicieusement chimériques, tenant à la fois de l'embarquement pour Cythère et de la forêt des Ardennes, où le divin Watteau et le divin Shakespeare égarent leurs groupes d'amants.

Des bois profonds, des treilles de roses, de petits lacs voilés de délicate vapeur, des fleuves que les couchants empourprent, des golfes bleus semés d'îles blanches.

Là, dans l'infinie variété de leurs physionomies et de leurs costumes, revivent, souriants ou tragiques, les êtres privilégiés qui, sur terre, furent des héros d'amour.

Et non seulement ceux qui ont existé réellement, mais ceux aussi qui sont nés de l'idéal irréalisable des poètes. Aspasia y salue Manon, Juliette et Roméo s'y rencontre avec Antoine et Cléopâtre. Des rois, des guerriers, des bergers, des impératrices, des courtisanes, un flot de soie et de brocart où parfois brille, parmi les diamants, le rubis sanglant d'une blessure, foule immense, sans cesse augmentée, éblouissante comme un rêve et vague comme une vision !...

Le collaborateur, *ouvrant un œil*.—Très bien ! il y a là motif à costumes.

Le poète.—U* printemps sans fin, une allégresse éternelle ! Et chaque fois qu'arrivent des couples nouveaux, tout le pays du Tendre se met en fête : l'air brille d'un éclat plus doux, les fleurs embaument plus suavement, tandis qu'au loin, sous les bosquets retentit le bruit des baisers et des lyres.

Le collaborateur.—Bon encore !... ça peut à la rigueur amener un ballet. Mais l'action ne s'engage guère, et je ne vois pas venir les transformations ni les trucs.

Le poète.—Hélas ! vous l'avez sans doute deviné, quoique j'aie oublié de vous le dire, d'après un décret de la destinée, le pays du Tendre ne peut vivre que par l'amour. Or, là-bas, sur terre, se passent des choses étranges. Dans leur grossière activité qui a la fortune pour unique but, creusant des mines, perçant des isthmes, lançant des bateaux, des trains, des ballons dirigeables, toujours spéculant, toujours forgeant, et faisant fumer si haut leurs fourneaux qu'ils en obscurcissent la clarté

des étoiles, les hommes d'un nouvel âge de fer ont fini par oublier ce que c'est qu'aimer. Les femmes elles-mêmes n'aiment plus : leurs caresses se vendent et s'achètent. De sorte que, depuis longtemps, le pays du Tendre n'a pas eu visite d'amoureux.

Les derniers dont on se souviennent, tatoués et parés de fleurs, arrivaient d'une île perdue dans son enceinte de coraux et de cocotiers au milieu des flots du Pacifique.

Après eux, personne. Voilà bientôt cent ans ! Et, les cent ans révolus, par manque d'amour, le pays du Tendre doit périr.

Dans le pays du Tendre, cependant, les roses bientôt se sont flétries. Ensuite est venu un long, un interminable automne ternissant de la pluie des feuilles mortes les petits lacs déserts et les bassins de marbre où ne chantaient plus les jets d'eau. Maintenant c'est l'hiver, un hiver polaire ! et le long des sentiers aux grandes haies blanches de frimas, sous les arbres luisant de givre, près des rivières qui charrient, fiers cavaliers et belles dames, transis, leurs manteaux tordus par la rafale, vont se lamentant et soupirent : "Tout est fini, l'Amour est mort."

Pour juger l'effet, le poète voulut interroger du regard son collaborateur qui ne bougea point. Légèrement froissé, le poète continua :

—Un jour pourtant, dans ce paradis désolé, souffle une brise plus tiède. Des parfums passent dans l'air, parfums de gazon nouveau ou de fleurs qui renaissent, et, sous la corniche du Temple de l'Amour coulant sous la neige et frangé de glaçons, des gouttes d'eau, signal du dégel, brillent à la pointe des stalactites. Mais, subitement, comme sous la baguette d'une fée, tout renaît au pays du Tendre. La neige fond, les arbres verdissent, les rosiers fleurissent. Pour cent ans encore, et d'ici-là d'autres amants ont le temps de naître, le pays du Tendre est sauvé. Chœurs, fanfares, apothéose !...

Mais ici un bruit singulier coupa court à l'enthousiasme du poète : c'était le collaborateur qui ronflait !

PAUL.

LE BOUTON DE ROSE.

Oui, elle tenait sa promesse, on entendait son pas dans l'escalier, le satin faisait frou-frou contre les marches ; essoufflée, par instants elle s'arrêtait, et lui, très pâle, les yeux rouge comme quelqu'un qui a versé beaucoup de larmes, il tenait la porte entr'ouverte. D'un bond elle fut dans ses bras, sur son cœur, leurs lèvres enlacées laissant passer des flots de paroles tendres et des sanglots qui se brisaient dans leurs gorges.

Caroline avait mis un manteau sur sa robe de mariée, dont la longue traîne semblait lui faire un sillage d'innocence ; ses beaux cheveux blonds crépelés, avaient gardé la couronne de vierge, et sur son corsage, tout près de la taille mince, des boutons de rose naturels se fanaient, envoyant leur enivrante odeur.

Lui la contemplait les mains jointes ; le manteau était tombé, et elle apparaissait maintenant dans sa jeunesse et dans sa grâce, le long voile de dentelles jeté en arrière.

—Ainsi c'est fini, balbutia-t-il, tu es à un autre ?

—Oui, répondit-elle gravement, cet honnête homme m'a donné son nom, à moi, ta fiancée ; Henry, tu ne pouvais m'épouser, et il a fallu...

—Tais-toi, cria-t-il, tais-toi ! Rien n'est fait, nous allons partir, je ne veux pas te perdre, j'ai trop présumé de mes forces, je ne puis plus.

—Eh bien ! écoute. Tu vas rester une heure,

une heure encore ; je contemplerai cette beauté qui m'appartenait à moi seul jusqu'à cet horrible moment, et je te jure de ne jamais chercher à te revoir ; mais une fois, une fois encore !...

—Ma chère âme, dit-elle, je t'adore, aussi je me sens mourir de douleur.

Quand elle s'en fut allée retrouver son mari, il tomba assis, la tête dans les mains pendant qu'un bouton d'oranger traînait sur le tapis et embaumait la chambre, l'enveloppant d'une vague promesse.

* *

Les jours succèdent aux jours, et il devint si triste et si profondément ennuyé, qu'il résolut de mourir ; d'ailleurs, à quoi bon vivre, puisque la chère créature avait emporté son âme ? Il ne savait plus rien d'elle, sinon qu'elle était loin, heureuse peut-être ; il lui avait écrit, ses lettres venaient de lui être renvoyées, et il comprenait qu'elle agissait vaillamment, l'en aimait mille fois davantage ; et l'image de cette adorée, devenait si haute et si puissante qu'il n'y avait plus de piédestal assez haut pour placer cette statue d'or pur !

Un soir de carnaval, alors que les rues étaient pleines de cris et de bruits, il résolut d'en finir, et après avoir posé à côté de lui ses pistolets chargés, il tira de son portefeuille le bouton d'oranges flétri, seule relique d'un si grand amour.

Et il la revoyait devant lui avec sa robe blanche et ses jolies yeux tout pleins de larmes, il la revoyait encore, il la revoyait toujours. Que de tendresses et de serments, de bonheurs fous et d'ivresses indescriptibles ! et tout cela s'en était allé par sa seule faute ; à cause d'un faux scrupule d'honneur, il avait jeté aux quatre vents du ciel sa joie et son espérance, et maintenant il songeait à s'en aller, là où on ne souffre plus, où les bouches ne se rencontrent jamais, où les âmes sont dénouées !

—Allons, dans un instant tout sera fini, Caroline n'entendra plus parler de moi !

Mais comme on sonnait et qu'il avait renvoyé son domestique il alla ouvrir. C'était un ami, Orgel, un viveur insouciant qui prenait la vie comme elle venait à lui, sans inquiétude du lendemain, sans regrets des faits accomplis.

—Je viens te chercher, dit-il ; nous allons au bal.

Et comme l'autre refusait :

—Oui, des chagrins, des peines de cœur, le mariage de Caroline ! ah ! cher romanesque, il n'y a plus que toi pour souffrir de ces choses-là. Alors, je te laisse, à bientôt.

—Eh ! bien non, sacrebleu, dit-il en revenant, c'est trop bête et je veux parler ! Le jour de ses noces Caroline t'a offert un bouton de rose, une heure après elle venait me donner l'autre, comprends-tu ?

Henri le regardait, effaré, se tenant aux meubles pour ne pas tomber ; il continua :

—Oui, je sais, je brise tout en toi, mais il ne faut plus que tu pleures cette créature ; et pourtant, ajouta-t-il après un instant de silence, j'ai tort de m'exprimer ainsi, parce que Caroline a droit à toute notre admiration. C'est une de ces chercheuses exquisées à qui il faut la sensation toujours, la sensation quand même ; elle s'est donnée ce fin régal de tromper trois hommes le jour de ses noces, et tu m'avoueras que ce n'est pas le fait d'une personne vulgaire.

—La misérable ! murmura Henry.

—Misérable ! Pourquoi donc ? Elle nous a comblés de bonheur tous les deux puis elle a pris un homme qui lui donnait ce que ni l'un ni l'autre n'avions le courage de lui offrir.

HENRI.